

## LA MESSAGÈRE DU PRINTEMPS.

L'Hirondelle et ses mœurs.—Amie de l'homme.—Les hirondelles plus utiles que nuisibles.  
—Fidèles à leur amour, fidèles à leur nid.—Nidification des espèces de France.  
—Les petits peuvent s'appivoiser.—Exemples.—Chasse de l'Emouchet.

L'arrivée des hirondelles est saluée avec joie par les habitants des villes et des campagnes. Elle annonce le réveil de la nature, elle est l'avant-courrière des beaux jours. “ Comme les poètes, les navigateurs, les philosophes, l'hirondelle poursuit toujours quelque chose, mais plus heureuse qu'eux, elle atteint ce qu'elle poursuit.” Les petits insectes qu'elle choisit pour en faire sa proie, sont poétiques, beaux et vivent un jour. Grâce à elle, les éphémères échappent à la mort lente et languissante qui les attend vers le soir : ils sont tués en un moment.. La poétique beauté de l'hirondelle qui traverse le ciel avec la vitesse du désir et de la pensée, l'association de cet oiseau avec le printemps, cette jeunesse de l'année, les souffrances de sa couvée, lorsque le père ou la mère se trouve détruit, tout doit exciter notre sympathie, notre humanité ; tout demande grâce pour cette innocente et douce créature. Je me fais donc son avocat auprès des jeunes chasseurs ; je les supplie d'épargner celle qui ne demande à l'homme qu'un coin de nos demeures pour y poser son nid, qu'un peu de boue pour le construire, qu'un peu de soleil et de ciel bleu pour être heureuse.—Pour l'amour de Dieu, ne tuez point les hirondelles.

Il y a deux hommes dont l'hirondelle n'a rien à craindre, deux hommes auprès desquels il est inutile de plaider la cause de cet oiseau ; c'est le prisonnier et l'exilé. Au prisonnier, l'hirondelle dit : liberté ; à l'exilé, elle dit : patrie. (Esquiros. *La vie des animaux.*)

L'hirondelle présente un exemple, entre mille, de la manière dont s'établissent les croyances populaires, qui sont presque toujours un composé d'erreurs et de vérités. Observations erronées d'une part, et vérités constatées avec une grande sagacité, de l'autre, tel est le fond de la plupart des dictons si souvent répétés.

*L'hirondelle est amie de l'homme*, dit-on, et l'on a raison, en ce sens qu'elle trouve auprès de nos demeures un plus grand nombre des insectes dont elle fait sa nourriture.

Elle est plus utile que nuisible, et nous devons l'aimer, car si elle mange quelques insectes de nos amis, elle fait aussi une guerre incessante à deux de nos ennemis particuliers, les cousins et les mouches. Les mouches ! Oh ! qui donc nous débarrassera à jamais de ce parasite incommode ?

L'hirondelle de nos maisons, surtout l'hirondelle de fenêtre, à ventre blanc, est un charmant oiseau dont les évolutions incessantes, les détours gracieux et subits, ont fait rêver tout le monde. Combien de ces observateurs se sont demandés quel pouvait être le but de ces méandres décrits ainsi sans relâche dans les airs ? Tous ont reconnu qu'hirondelle est gra-

cieuse et peu farouche, mais peu d'entre eux savent qu'elle est sociable et peut s'appivoiser.

Aussi sommes-nous surpris qu'un grand nombre de ces jolis petits oiseaux ne soient pas constamment domestiqués et apprivoisés par l'homme. Il est vrai que l'émigration annuelle des hirondelles est un obstacle à ce qu'on les élève, alors que dans trois mois elles nous quitteront, sans espoir de retour peut-être ? C'est en cela que l'on se trompe. A moins qu'elle ne trouve la mort dans son long voyage, et malheureusement c'est le sort de beaucoup d'entre elles, l'hirondelle retrouve le chemin de sa maison et revient à son nid.

Les exemples de cette fidélité à ses pénates abondent dans tous les auteurs qui se sont occupés de cet oiseau. Frisch a prouvé, il y a longtemps, par des expériences, que l'hirondelle revient pondre au nid qu'elle a construit.

D'après Gérardin, dans un château près d'Epinal, en Lorraine, où se trouvait retenue prisonnière une des victimes de la Révolution, des hirondelles de cheminée avaient établi leur nid dans une chambre dont les vitres cassées leur promettaient facilement l'accès. Le prisonnier eut l'idée d'attacher un anneau de laiton au pied d'un de ces oiseaux. Il remarqua, pendant les trois années de sa captivité, que la même hirondelle revint, exactement et vers la même époque, dans l'appartement où se trouvait son nid.

Moquin-Tandon cite les faits suivants : " En 1838, dans une chambre du second étage de mon habitation, au jardin des plantes de Toulouse, un couple d'hirondelles de cheminée construisit son nid contre une poutre. Cette chambre était éclairée par une vieille fenêtre constamment ouverte. Le 21 Mai 1839 j'attachai un morceau de drap rouge à la patte droite du mâle, et un autre morceau à la patte gauche de la femelle. C'était cinq jours après l'éclosion des œufs, et les Hirondelles continuèrent l'éducation de leurs petits. L'année suivante, je vis le même couple, seulement le drap des pattes s'était un peu décoloré.

Ces petits oiseaux sont venus pondre régulièrement dans le même nid jusqu'en 1845, c'est-à-dire pendant sept ans. La dernière année, le petit morceau de drap était devenu d'un rose sale.

Spallanzani a reconnu pendant deux ans l'identité de certains individus au petit cordon de soie qu'il leur avait attaché au pied avant leur départ et qu'ils portaient encore à leur retour. Il a vu pendant dix-huit ans, six à sept autres couples d'Hirondelles revenir à leur ancien nid et continuer d'y faire deux couvées annuelles sans presque s'occuper de le réparer.

Dupont a vu un même couple venir au même nid, pendant quatre ans ; ces Hirondelles étaient marquées d'une manière analogue.

On doit donc conclure de tous ces faits parfaitement avérés que les amours, chez les Hirondelles, sont des mariages qu'une tendresse méritée rend indissolubles, et non des fantaisies d'un moment comme chez quelques

oiseaux, ou des liaisons d'un printemps, comme chez la plupart des animaux. Quand un des époux meurt, il est rare que l'autre ne succombe pas en peu de jours.

Ces faits mettent hors de doute le retour des mêmes oiseaux aux nids qu'ils ont bâtis. Les Hirondelles sont au reste très-habiles à maçonner ; elles réparent leur première demeure avec une adresse et une rapidité incroyables. Que l'on enlève un morceau de leur ancien nid, en deux ou trois jours, quelquefois en moins de temps, le dégât sera réparé.

L'Hirondelle de cheminée place son nid dans la partie la plus élevée des cheminées, quelquefois aussi dans les appartements abandonnés des vieux châteaux ou des masures ; souvent elle les colle sous la saillie des toits, sous une corniche. Elle ne dédaigne pas les clochers et les tours où elle se rencontre avec les Moineaux et les Martinets, mais généralement elle niche moins haut que ces derniers. L'Hirondelle de fenêtre, au contraire, place sa maison contre les corniches, sous les auvents des toits, sous les entablements des édifices et surtout aux embrasures des fenêtres. Elle l'accroche quelquefois à une grange, à un pigeonnier isolé dans les champs.

Tous ces nids sont de véritables chef-d'œuvre d'architecture, et en même temps des modèles de *construction en pisé*. Tous ont la forme d'une demie sphère plus ou moins régulière à l'extérieur, mais à l'intérieur ils sont construits en demi-cercle que l'oiseau produit avec son bec, en prenant ses pieds pour centre, et son bec pour l'autre branche du compas. La maçonnerie est inégalement épaisse suivant que le besoin de résistance est plus ou moins grand à un endroit donné. Dans les empâtements qui collent le nid aux murailles, l'épaisseur de la terre est plus grande, cela est tout naturel ; à la partie inférieure, il faut aussi plus d'épaisseur, non seulement pour résister au poids, mais, peut-être pour amoindrir l'effet du refroidissement. En somme, l'épaisseur moyenne du nid est de deux centimètres, et le diamètre de son intérieur est de huit à neuf centimètres. Quel travail pour les deux petits oiseaux qui n'ont que leur bec pour bâtir une semblable maison !

On a remarqué que les Hirondelles se servaient souvent pour faire leur maçonnerie, de la terre humide et vermiculée que les lombrics rejettent après en avoir extrait les sucs animaux qu'elle contient, et à laquelle on pouvait supposer que ces vers avaient communiqué une certaine viscosité.

Mais une observation plus attentive a prouvé que les Hirondelles n'avaient pas besoin de recourir à cet emprunt, et que la nature leur fournit abondamment ce qui est nécessaire pour donner à leur maçonnerie consistance et solidité.

Voyez des Hirondelles s'abattre sur les bords d'une mare à demi desséchée, auprès des ornières d'un chemin où la dernière pluie a laissé

un peu d'eau que les arbres touffus conservent pour les petits oiseaux ; voyez : elles emplissent leur bec de terre mouillée et chaque becquée marque son empreinte en creux dans la boue humide. Faisons comme elle et ramassons un peu de cette terre, puis laissons la sécher. Elle deviendra dure, sans doute, mais si nous la comparons à un fragment du nid qu'elle a servi à faire, nous verrons que sa consistance est sensiblement moins grande, et qu'elle est restée beaucoup plus friable.

Il y a, dans le mortier du petit oiseau, autre chose que la terre que nous avons ramassée ensemble. Il y a la salive de l'Hirondelle, sécrétion spéciale qui, à l'époque de la nidification, devient abondante et sert d'espèce de glu pour augmenter l'adhérence des matériaux. Les Martinets, eux, ne font pas de nids en terre : mais ils possèdent aussi cette salive collante, et la dégorge sur les bords des matériaux de la couchette intérieure qui s'aglutine ainsi et se solidifie, sans rien perdre de son élasticité.

Ce n'est pas tout encore ; les Hirondelles pourraient craindre que, sous l'influence de la dessiccation, il ne se produisit des crevasses compromettant la sûreté du berceau et par conséquent celle de leur couvée : il faut donc relier les matériaux entre eux. Pour cela, elles mêlent à la terre de petites pailles, des fibres radicales, du crin, des cheveux même et tout cela est entrelacé, gâché, serré.

Avec quel instrument ? Avec le bec à peu près seul : car leurs pattes ne leur servent que pour se suspendre après les premières assises, et continuer l'œuvre commencée :

Aristote est le premier auteur qui ait parlé de ce mode de construction du nid de l'Hirondelle ; aussi dit-il, qu'elle mêle de la paille à la boue de sa maison, imitant en cela les faiseurs de pisé.

Pline répète à peu près la même chose. Tous ont remarqué la disposition horizontale des assises composées de becquées à peu près égales, qui représentent assez bien les moellons. Ces assises sont un peu en saillie à l'extérieur, elles servent au mâle à rester accroché au nid où couve sa femelle.

Telle est la maison ; mais ce n'est pas tout qu'elle soit construite, il faut qu'elle soit meublée. Il est indispensable surtout d'y installer une *couchette* chaude et moelleuse pour la venue des petits, doux espoir de la famille. L'hirondelle n'y manque pas ; elle apporte d'abord une *paillasse* composée de débris de graminées et de crin, puis, par dessus, un *matelas* qu'elle forme avec des plumes et du duvet ? J'espère que les chers enfants ne manqueront de rien !

Les œufs ne sont pas blancs, comme Buffon, Willughby et Gérardin le disent ; fraîchement pondus, ils sont couleur de chair et marqués de petites taches brunes et violettes, plus rapprochées vers le gros bout.

Quoique les Hirondelles de fenêtre soient un peu plus sauvages que les

Hirondelles de cheminée et que l'on ait cru que leur petits étaient *inapprivoisables*, la vérité est qu'ils s'appriivoisent sans de trop grandes difficultés ; il ne faut que leur donner une nourriture convenable, c'est-à-dire des mouches, des papillons, et autres insectes semblables, mais il faut leur en donner souvent.

On a vu des enfants nourrir de petites Hirondelles de cheminée, échappées du nid, avec la fiente seule qui tombait, par la cheminée, des autres nids d'Hirondelles de la même espèce. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les jeunes oiseaux vécutent fort bien, dix jours, avec ce régime, et il est probable qu'ils auraient pu soutenir ainsi leur existence assez longtemps, si l'éducation n'avait été interrompue par la mère des enfants, plus amie de la propreté que de la science.

L'amour de la liberté est extrêmement développé chez les oiseaux, mais plus encore chez les Hirondelles que chez tous les autres. Lors donc qu'on veut élever de ces jeunes animaux, il faut leur laisser la liberté la plus entière possible ; ils s'attachent aisément et n'en abusent que rarement.

J'ai vu souvent, dit Rousseau, mes Hirondelles se tenir dans ma chambre, les fenêtres fermées, et assez tranquilles pour gazouiller, jouer et folâtrer ensemble à leur aise, attendant qu'il me plût de les faire sortir, bien sûres que cela ne tarderait pas. En effet, je me levais tous les jours, pour cela, à quatre heures du matin.

Une de ces Hirondelles apprivoisée montrait un attachement singulier pour la personne qui l'avait élevée ; elle restait sur ses genoux des journées entières, et lorsqu'elle la voyait reparaitre après quelques heures d'absence, elle l'accueillait avec de petits cris de joie, des battements d'ailes et toute l'expression du sentiment le plus vif. Elle commençait déjà à prendre la nourriture dans la main de sa maîtresse, et selon toute apparence, son éducation eut réussi complètement si elle ne se fut pas envolée. Elle n'alla pas fort loin ; soit que la société intime de l'homme lui fut devenue nécessaire, soit qu'un animal qui a goûté de la vie domestique ne soit plus capable de la liberté, toujours est-il qu'elle se donna à un jeune enfant, et, bientôt après, elle périt sous la griffe d'un chat.

Denys de Monfort a raconté à Sonnini un fait qui prouve combien les Hirondelles sont susceptibles d'attachement pour l'homme dont elles aiment à partager l'habitation. Un couple de ces oiseaux, petit ménage constant et heureux, s'était établi sous un escalier, dans la maison du naturaliste. Un jour, la femelle en volant vers son nid, fut prise par un chat, au moment même où Monfort montait l'escalier. Il intimida le chat et lui prit l'Hirondelle qu'il plaça sur son nid dans lequel des petits étaient éclos. Depuis ce moment l'Hirondelle reconnaissante montra l'affection la plus vive, la reconnaissance la plus touchante envers son libérateur.

Chaque fois qu'il montait l'escalier, elle se posait sur lui et se laissait

toucher ; elle devint familière au point que toutes les personnes de la maison avaient part à ses caresses. Elle revint régulièrement pendant quatre années ; la cinquième, ses hôtes l'attendirent en vain.

M. le Vicomte de Querhoent a assuré qu'il avait souvent élevé pendant plusieurs mois de jeunes Hironnelles prises au nid, mais il ajoutait qu'il n'avait jamais pu venir à bout de les faire manger seules, et qu'elles avaient toujours péri dans le temps où elles étaient abandonnées à elles-mêmes.

Nous avons été plus heureux que lui dans l'éducation d'une Hironnelle, et ce que nous allons raconter ne manque pas d'un certain intérêt, et ne sera point déplacé ici.

Une année j'étais encore un des fils assidus de notre vieux collège de Sainte-Barbe ; la saison des vacances était venue, et le mois d'Août me ramenait à la terre de L. . . . , qu'habitait ma famille, dans la Mayenne. En descendant de voiture, je ne fus pas peu surpris de voir une de mes sœurs venir au devant de moi avec une charmante Hironnelle à ventre roux, perchée sur le peigne qui retenait sa chevelure. Cette singulière coiffure me frappa, et, après les embrassades d'usage, je voulus présenter mes hommages à mademoiselle l'*Hironnelle*, mais elle ne me connaissait pas, et au moment où ma main voulut la saisir, la petite sauvage poussa un cri moqueur, et s'envolant à tire-d'aile, courut rejoindre ses compagnes dont les girandoles répétées animaient le haut de grands peupliers.

Charmé, malgré ma déconvenue, par les mouvements gracieux de cette petite bête, je la suivis longtemps de yeux, cherchant à la distinguer de ses compagnes, et finis par la perdre au milieu d'elles. Or, voici ce que j'appris. Un jour du mois de juin, ma mère et mes sœurs travaillaient dans le salon, lorsque tout-à-coup elles entendirent un certain bruit derrière le paravant de la cheminée, bruit suivi de petits cris plaintifs. Elles y coururent et trouvèrent une charmante petite Hironnelle de cheminée qui, sans doute, était tombée d'un nid et avait eu la chance d'arriver en bas sans se faire de mal. Prendre la pauvre Hironnelle toute haletante, la réchauffer, la rassurer en un mot, fut l'affaire d'un moment. On la mit dans une petite boîte en bois sur un lit de coton, puis on discuta la question de sa nourriture.

Sans être très-forte en histoire naturelle, ma mère savait que les mouches forment la pâture habituelle de ces oiseaux ; aussi se mit-on en devoir de s'en procurer assez pour élever la petite orpheline que l'on appela *Titi* par onomatopée, car tel était le petit cri qu'elle répétait sans cesse.

On lui donna d'abord des fragments de mouches, puis des mouches entières ; et, pour la faire manger, ma sœur prit l'habitude de la sortir de la cage, dans laquelle on avait primitivement mis le berceau ou nid de coton, que la petite bête affectionna toujours, et dans lequel frileuse, elle rentrait volontiers chaque soir.

Peu à peu le caractère propre de la jeune élève se révéla, et l'on agit en conséquence. Mademoiselle *Titi* n'aimait pas à être prise par le corps ; ou lui présentait le doigt, comme à une petite perruche, et elle s'élançait dessus avec une grâce et une légèreté incroyables. Mademoiselle *Titi* n'aimait pas à être en cage, quoique celle-ci fut ouverte ; on la mit sur le rebord de la table à ouvrage de ma mère, elle s'y tint faisant la conversation et gazouillant des heures entières. De temps en temps l'une de ses mères adoptives prenait une ou deux mouches dans une petite boîte où l'on conservait la provision, et les présentait à la charmante Hirondelle.

Celle-ci les ramassait rarement quand on les mettait sur la table, il fallait pour cela qu'elle eût bien faim ; mais si on les lui présentait entre les doigts, elle dardait son petit bec sur elles, et ne les manquait jamais.

Cependant un jour, par une belle soirée, *Titi* était comme d'habitude, sur le rebord de la table à ouvrage, quand, tout-à-coup, elle pousse un petit cri, ouvre ses ailes et se sauve rejoindre ses compagnes qui volaient en nombreuse troupe au-dessus des pelouses du jardin. Vous dire la stupeur et le chagrin qui suivirent ce départ est impossible. On resta à la fenêtre à regarder l'infidèle, à la deviner à ses courses folles, à la chercher au milieu de ce ce va-et-vient général de la bande joyeuse. Ma sœur descendit au jardin et appela *Titi* de sa voix la plus douce : rien n'y fit. Elle rentrait désolée, quand elle entendit un petit frôlement sur son épaule, un petit cri amical à son oreille :

C'était *Titi* qui revenait prendre sa place habituelle, car c'était sur son épaule que ma sœur la promenait, depuis son adoption, dans toute la maison.

Grande joie . . . Depuis ce jour, *Titi* eut sa pleine liberté, et n'en abusa jamais. Le matin, dès le point du jour, elle réveillait par son gazouillement sa mère adoptive, dans la chambre de laquelle elle couchait. Celle-ci lui ouvrait la fenêtre, *Titi* partait, et elle revenait au bout d'une heure, ou bien, si la fenêtre était encore fermée, elle allait au salon prendre sa place favorite, sur la table à ouvrage. Dans la journée, elle allait et venait ; sortait pour voler avec ses compagnes, rentrait, faisait le tour du salon au-dessus de nos têtes, nous saluait d'un ramage joyeux, auquel nous répondions, et repartait sans s'arrêter.

Aux heures des repas, elle rentrait, prenait sa place sur l'épaule de sa maîtresse pour venir à table. Là, on chercha à lui faire adopter quelque nourriture, moins difficile à se procurer que des mouches ; si nous avions pu réussir, elle eût demeuré avec nous. On parvint cependant à lui faire attaquer un peu de viande de poulet cru ou cuit et arrangé comme de petites larves d'insectes, mais elle ne s'en montra jamais bien friande, elle avait l'air de la manger par complaisance seulement pour nous faire plaisir.

Je fus bientôt son ami : elle venait volontiers sur mon doigt, je la pro-

menais autour des appartements en lui faisant faire la guerre aux mouches ; mais je ne pouvais la faire revenir quand elle était en liberté, ma mère ni mon autre sœur non plus : elle n'obéissait qu'à la voix de sa maîtresse.

Au deuxième, au troisième appel, elle arrivait à tire-d'aile et avec un gazouillement qui certes constituait une bien charmante conversation. Elle venait raconter les plaisirs de la chasse aux moucheron, dire comme quoi elle en avait saisi de délicats et parler des amies qu'elle avait rencontrées. Que sais-je ? L'imagination des poètes aurait carrière ici, mais il est un fait certain, c'est que ma sœur et elle se comprenaient et causaient ensemble au grand contentement de l'une et de l'autre.

La manière dont la petite Hirondelle saisissait les mouches mérite d'être racontée. C'était avec moi qu'elle faisait cette grande chasse dans les rideaux et les draperies, perché sur le doigt indicateur, où elle se tenait comme un petit fauçon, regardant autour d'elle, avec son grand œil noir intelligent.

Je l'approchais d'une mouche posée sur l'étoffe, à un demi-mètre de distance, elle s'élançait comme un ressort qui se détend, et la mouche était saisie et avalée. Jamais elle ne manquait sa proie, tant le mouvement était rapide et bien calculé.

Mais les mois s'écoulaient : septembre était venu, et avec lui les mouches disparaissaient ; *Titi* ne sortait plus que rarement et seulement pendant les beaux jours ; ses compagnes se rassemblaient et nous n'étions pas sans inquiétude sur le sort de notre charmante protégée. Un beau matin, toutes les Hirondelles du jardin avaient disparu ; on était au huit d'octobre ; alors on essaya d'ouvrir les fenêtres pour que la chère petite bête prit son élan et put rejoindre les quelques Hirondelles isolées que l'on voyait passer.

Elle ne le voulut pas, soit qu'elle eût froid, soit qu'elle se méfiât de la force de ses ailes.

Enfin, il fallut revenir à la ville ; *Titi* dans sa cage, fit le voyage sur les genoux de sa maîtresse. A la ville peu de mouches ; comment la nourrir ? Les petits morceaux de viande ne suffiraient pas évidemment pour la soutenir pendant un long hiver de six mois. On décida que la chère petite bête serait lâchée au dehors et qu'elle se trouverait ainsi obligée de suivre l'émigration générale. Ma sœur l'embrassa une dernière fois, ouvrit la fenêtre et la lâcha dans le jardin. Nous avions tous les larmes aux yeux, elle fit quelques tours aux environs de la maison, puis partit à tire-d'aile.

Nous refermâmes la fenêtre le cœur gonflé.

Quelques jours après, nous apprîmes que, vers la même heure à peu près que celle où on l'avait lâchée, *Titi* était revenue à la campagne, elle avait becqueté la fenêtre du salon, puis celle de la chambre de ma sœur. Les trouvant fermées, elle avait longtemps jeté de petits cris plaintifs, puis, s'élevant à une grande hauteur, elle avait disparu.

A-t-elle péri de froid ? A-t-elle pu rejoindre ses compagnes ? Ses jeunes ailes lui ont-elles fait défaut dans son voyage ? Nous ne savons ; jamais on ne l'a revue... C'est un fait remarquable, dit Bory Saint-Vincent, que le souvenir gardé par ces oiseaux des lieux de leur naissance ; c'est toujours dans le voisinage du nid qui les voit éclore qu'ils viennent établir le leur.

Le mâle et la femelle, fidèles l'un à l'autre, reviennent chaque année pondre au même lieu. En fouillant dans les souvenirs de famille, on se rappela également un couple d'Hirondelles de fenêtre qui vint, pendant quatre ou cinq ans, faire sa couvée au même nid, placé près de la porte d'un vestibule, dans une propriété que possédait mon grand-père en Anjou. Ce nid, scrupuleusement respecté, revoyait chaque année, le même couple fidèle, et certaines particularités de ces petits oiseaux, soigneusement observées, permettaient de les reconnaître facilement. Leur familiarité, du reste, eût été un signe suffisant de leur confiance fondée sur une ancienne connaissance, et le doute n'était pas possible. Une année le nid demeura inoccupé ; qu'étaient-elles devenues ?

L'homme étudierait difficilement un oiseau dont les mœurs soient plus douces, plus inoffensives et plus dignes en même temps de sa protection. Il est peu d'espèces, surtout dans nos climats, chez lesquels l'instinct social soit aussi développé que chez les Hirondelles. Elles se réunissent en troupes nombreuses, chassent en famille et paraissent souvent se porter une mutuelle assistance pour détourner la poursuite des oiseaux de proie, qu'elles harcèlent de leur petit bec, et parviennent ainsi à éloigner de chez elles. Qui n'a vu à l'apparition d'un Emouchet, dans nos pays, toutes les Hirondelles d'un canton lui courir sus et le forcer à fuir, lentement, il est vrai, mais méditant de prendre plus tard, une revanche qu'il n'ose pas mettre à exécution devant la troupe assemblée. Car, il faut bien le dire, l'Emouchet en détruit beaucoup : et sa poursuite est quelquefois si ardente, que je me rappelle une pauvre Hirondelle qui se réfugia dans une salle d'un rez-de-chaussée, poursuivie par un Emouchet. Son ravisseur la suivit, mais l'Hirondelle s'envola par la cheminée, tandis que le rapace fut se frapper contre les vitres de la fenêtre opposée à la porte d'entrée. Fermer cette fenêtre et saisir le brigand avec les pincettes fut l'affaire d'un moment, et il paya de sa vie sa cruelle poursuite. Était-il coupable ? Hélas ! pas plus que l'Hirondelle, mais le point de vue fait tout, et le ravisseur fut exécuté.

Qui n'a été témoin des conciliabules de ces charmants oiseaux à l'époque de leur départ, et qui n'a souhaité le don de comprendre leur langage si doux, pour entendre le récit de leurs voyages et des périls de la traversée. En Europe, les Hirondelles accomplissent leur départ à l'approche de la saison rigoureuse qui va les priver des insectes, leur seule nourriture ; mais le soin de pourvoir à l'entretien de leur vie n'est

pas le mobile qui les pousse à cette migration régulièrement annuelle, le motif en est autre et encore inconnu. Dans les pays équinoxiaux, à la Guyane, par exemple, où toutes les saisons se ressemblent, les Hirondelles n'en effectuent pas moins leur voyage à des époques invariables, et elles sont alors remplacées par d'autres espèces qui, plus tard, leur cèdent la place.

*La suite au prochain numéro.*

## LES RECENTES EXPLORATIONS DU GLOBE.

### LE FAR WEST ET LES RÉGIONS ARCTIQUES.

Il n'est personne qui ne connaisse, d'une manière au moins superficielle, la configuration de l'Amérique septentrionale et occidentale. Si partant du cercle polaire on se dirige du nord à l'ouest, on rencontre d'abord la Géorgie occidentale, puis les territoires des Tchoukis américains et des Indiens tolouches ; enfin la Nouvelle-Calédonie et la Colombie anglaise. Sur la côte, à partir de la Géorgie, règne un système de montagnes qui s'élève et se développe au centre et en se ramifiant au sud, parcourt, sous le nom de Monts-Cascades et de Montagnes-Neigeuses, l'Orégon et la Californie ; sur un deuxième plan se dressent les montagnes Bleues et les montagens Humboldt ; sur un troisième les monts Peak ; enfin et comme dernier gradin la masse imposante des montagnes Rocheuses. Se dirigeant du nord au sud, cette grande chaîne sert de ligne de partage entre les eaux de l'Atlantique et celles du Pacifique, et rejoignant par ses dernières pentes la Sierra-Madre, offre dans l'Amérique du Nord un système d'orographie correspondant au système des Andes dans la partie méridionale. A l'est, s'étendent les solitudes de l'ouest qui traversent les monts Coribeuif, contrefort des montagnes Rocheuses, qu'arrosent les affluents du Mississipi et un système lacustre dont le lac du Grand-Ours et le lac Winnipeg forment au nord et au sud les extrémités, tandis que le grand lac de l'Esclave et le lac de l'Alhabasca en occupent le centre. Au sud, c'est le bassin des grands lacs, le Lac supérieur, le Michigan, l'Huron, l'Ontario, avec lesquels les créations à la fois fidèles et poétiques de Cooper nous ont depuis longtemps familiarisés. C'est de ce bassin que sortent les deux grands fleuves du continent septentrional, le Mississipi et le Saint-Laurent, qui tous les deux se déversent dans l'Atlantique, mais en coulant, l'un au sud, l'autre à l'est, et en affectant, dans leur immense parcours, des directions presque perpendiculaires. Si des bouches du Saint-Laurent on s'élève vers l'est, on rencontre d'abord les territoires des petits Esquimaux, puis les côtes du Labrador. Jean Cabot et son fils Sébastien, les premiers de tant de navigateurs audacieux, les visi-